

SPATIALISATION DES MEMOIRES DOULOUREUSES : L'EXEMPLE DE LA SHOAH

Le 11 décembre à 18h, au Café de la Cloche, les Cafés Géo de Lyon accueille Dominique Chevalier, maîtresse de conférences à l'Université Lyon 1 / IUFM en géographie. Elle commence par souligner, à travers une référence à Pierre Nora et ses « lieux de mémoire », que cette question de la mémoire est plutôt étudiée par les historiens. Sa propre réflexion porte sur les villes. Elle a soutenu en 2012 une Habilitation à Diriger les Recherches (HDR) s'intitulant *Musées et musées-mémoriaux urbains consacrés à la Shoah : mémoires douloureuses et ancrages géographiques : les cas de Berlin, Budapest, Jérusalem, Los Angeles, Montréal, New York, Paris, Washington*. Ce travail porte sur les lieux de mémoire comme objets spatiaux à part entière. On parle de « régime d'historicité » (F. Hartog) comme mode d'articulation des temporalités, des mémoires, selon les lieux et les époques. Il s'agit de se demander s'il n'existe pas aussi des « régimes de spatialité » qui articuleraient différentes catégories d'espaces de manière variable selon les lieux et les époques.

Dans le cas de la Shoah, on a une conjugaison des régimes d'historicité, de mémorialité (D. Peschanski) et de spatialité : mémoire de la Shoah, disparition du Yiddishland et création de lieux mémoriaux s'articulent, avec comme objectif que plus jamais ça n'ait lieu. En parallèle s'agencent l'ici (pays, ville, musée, endroit précis dans le musée) et le là-bas (vie juive avant la Shoah, camps, vie des rescapés). Dans chaque cas, toutes les échelles sont pertinentes pour comprendre la spatialisation de la Shoah.

Quelles sont les conséquences spatiales de cette mémoire omniprésente ? Comment ces mémoires s'ancrent-elles ici et maintenant pour évoquer là-bas autrefois ? Comment ces distances historique et géographique se conjuguent-elles en termes de circulation des idées, des personnes ? Ces questions recourent des enjeux politiques.

Son HDR se compose de quatre grandes parties. La première concerne les contextes politiques, géopolitiques et sociaux dans lesquels la question de l'édification de ces musées s'est posée. La deuxième s'intéresse à la localisation des musées dans les villes et aux raisons de cette localisation. La troisième est centrée sur les spatialités dans les musées, et la quatrième aborde ceux-ci comme des lieux de mise en tourisme.

Mais ici, en raison du temps disponible pour cet exposé, Dominique Chevalier choisit de se concentrer sur les deux premiers aspects

Quand et pourquoi édifier un mémorial de la Shoah ? (échelle globale)

L'édification des mémoriaux s'organise autour de trois grandes périodes : juste après la Shoah, dans le contexte de la Guerre Froide et des Guerres des Six Jours et du Kippour, dans le contexte de la chute du Mur et de l'effondrement du Rideau de Fer.

Juste après le Génocide

Dès 1942, en Palestine, des gens se rendent compte que le Yiddishland est en train de

disparaître. Ils veulent donc faire quelque chose pour en préserver la mémoire. Le 2 mai 1945 naît le projet *Création de Yad Vashem à la mémoire des Juifs d'Europe disparus. Ébauche d'un plan de commémoration de la diaspora* (Fonds National Juif). En février 1946, Yad Vashem ouvre un bureau à Jérusalem et une antenne à Tel-Aviv. En 1947 a lieu la première conférence sur la Shoah à Jérusalem où on décide de localiser le centre de documentation de Yad Vashem. La guerre d'Indépendance de 1948 met fin à ce projet.

La France connaît un projet similaire à Grenoble, avec le Centre de Documentation Juive Contemporain fondé en 1943 par Isaac Schneersohn. Le but est de collecter des documents sur la persécution antisémite pour que, une fois la légalité républicaine restaurée, les Juifs de France puissent recouvrer leurs droits et leurs biens. Mais l'arrivée des nazis interrompt les activités du CDJC.

Émerge ensuite l'idée de faire un tombeau-mémorial, le Mémorial du Martyr Juif Inconnu. Un terrain est alloué par la mairie de Paris dans le Marais, et la pose de la première pierre a lieu en 1953. À partir de là, une concurrence mémorielle se met en place entre la France et Israël. Les députés israéliens veulent ancrer la mémoire de la Shoah à Jérusalem. Cette même année 1953 est donc adoptée la loi sur Yad Vashem pour réunir toute la documentation commémorative du peuple Juif et sur les Justes parmi les Nations. Mais le mémorial de Paris, défendu par Schneersohn, reçoit de l'argent qui vient de partout, alors que les Juifs de France aspirent plutôt à un retour à la normale et à réintégrer la communauté nationale. Ces débats concernant la localisation de la mémoire de la Shoah montrent les enjeux politiques, géopolitiques et symboliques de la spatialisation de cette mémoire, ainsi que la difficulté à déterritorialiser pour reterritorialiser le souvenir de mondes diasporiques définitivement disparus.

Aux États-Unis, à cette période-là, les gens ne se sentent pas trop concernés. Les grandes organisations juives sont sollicitées en 1946, 1947 et 1948 pour un projet de mémorial à New-York, mais elles bloquent cette initiative de peur de passer pour des victimes et/ou des communistes. Dans les deux cas, c'est mal vu !

Guerre Froide, Guerre des Six Jours, Guerre du Kippour

En 1961 s'ouvre le procès d'Eichmann. Il dure 8 mois, 111 témoins sont appelés, de nombreux journalistes sont présents. Ce procès marque un changement de l'image des victimes. Annette Wieviorka parle d'instrumentalisation des mémoires de la Shoah à des fins politiques. Ben Gourion, fondateur de l'État d'Israël, veut montrer que c'est à Israël de combattre l'antisémitisme, et que soutenir Israël c'est combattre l'antisémitisme (contexte géopolitique régional tendu).

Dans les jours qui précèdent la Guerre des Six Jours (5-10 juin 1967) se diffuse la crainte d'un nouvel Auschwitz. En Europe et aux États-Unis, on se mobilise en faveur d'Israël. « *Deux jours avant la guerre, rapporta un jeune officier, Uri Ramon, c'était, nous le sentions, un moment décisif. J'étais en uniforme, armé et résolu avant une patrouille de nuit, je me suis rendu au kibboutz Lohamei Hagetaot, au musée des*

Combattants des Ghettos. Je voulais honorer la mémoire des combattants, dont seuls quelques-uns avaient vécu jusqu'à ce jour où la nation se levait et se défendait. J'ai profondément ressenti que notre guerre avait commencé là-bas, dans les crématoires, dans les camps, dans les ghettos et dans les forêts » (Tom Segev). La victoire est en quelque sorte dédiée aux victimes de la Shoah.

La Guerre du Kippour (octobre 1973) constitue le troisième événement marquant de cette période. Elle se caractérise, une fois terminée, par la peur rétrospective des Israéliens d'avoir échappé de peu à un nouvel Holocauste.

Ce sont ces trois événements qui font que l'Amérique découvre l'*Holocaust*. En 1974, l'organisme de coordination des organisations juives (*National Jewish Community Relations Advisory Council*) demande à ses membres de faire une journée de l'Holocauste et de l'enseigner dans les écoles.

En 1977, un conseiller de la Maison Blanche demande au président Carter de visiter un centre de l'Holocauste à Brooklyn pour se concilier la grande partie de la population juive heurtée par la politique qu'il mène au Proche-Orient : discours de Clinton dans le Massachussets (16 mars 1977), où il met en avant la nécessité de construire un foyer national pour les réfugiés palestiniens, vente d'armes à l'Arabie-Saoudite... D'ailleurs le conseiller aux affaires juives de Carter démissionne car il n'arrive plus à défendre la politique du président. Pour ne pas perdre le soutien financier de la communauté juive au Parti Démocrate, Carter institue, le 1^{er} novembre 1978, une commission chargée d'étudier la possibilité d'édifier un mémorial national des victimes de l'Holocauste. Cette décision fait par ailleurs suite au succès de la mini-série TV, *Holocaust*, diffusée par la chaîne NBC en 1978. Les 4 épisodes sont vus par près de 100 millions d'Américains. Reagan pose la 1^{ère} pierre du mémorial à Washington en octobre 1988. L'ouverture a lieu en 1993, le Dalai Lama est alors le 1^{er} visiteur du mémorial, en raison de son combat pour le respect des Droits de l'Homme.

Une nouvelle concurrence géographique se met alors en place. Les responsables de Yad Vashem s'inquiètent de cette américanisation de la mémoire de l'Holocauste qui risque de marginaliser le mémorial de Yad Vashem. En 1984, le maire de New-York a pour projet d'ouvrir un musée mémorial à Manhattan. L'ambassadeur d'Israël lui répond alors qu'il n'y a qu'un seul monument pour le peuple juif, l'Etat d'Israël. L'année même où est inauguré le mémorial de Washington, les responsables de Yad Vashem décident de repenser le musée. L'ancien musée proposait une identification avec les Partisans, le nouveau doit se fonder sur l'empathie avec les victimes. L'inauguration du nouveau musée a lieu le 15 mars 2005, deux mois après l'ouverture du nouveau musée-mémorial de la Shoah à Paris sur l'emplacement du Mémorial du Martyr Juif Inconnu.

Effondrement du Rideau de fer

L'Allemagne d'Adenauer met en place un système de dédommagements. Le 27 septembre 1951, jour de Roch Hachana, le chancelier prononce un discours qui fait date : il dit que le gouvernement de la RFA et les Allemands sont conscients des

souffrances endurées par les Juifs pendant le nazisme, mais il précise néanmoins, pour ne pas heurter son électorat, que la majorité du peuple allemand n'a pas participé. Ses raisons sont morales, mais c'est aussi une question de *Realpolitik* : il espère qu'avec les réparations consenties à Israël, l'Allemagne pourra redorer son blason sur la scène internationale, alors que d'anciens nazis sont réhabilités. En 1963 s'ouvre le procès de Francfort pour juger des officiers ayant travaillé à Auschwitz. Pendant l'hiver 1979, la série *Holocaust* arrive en Allemagne. Les partis politiques et les Eglises encouragent la population à regarder la série. C'est un vrai choc, notamment entre les générations.

La RDA, elle, fait partie du camp des vainqueurs et rejette toute responsabilité par rapport aux crimes nazis. Au fur et à mesure que la RFA cherche à se rapprocher d'Israël, la RDA se rapproche des pays arabes. De nombreuses affiches et caricatures contre Israël rappellent la propagande nazie. En 1988, Erich Honecker accueille en grande pompe le président du Congrès juif mondial afin qu'il intercède auprès des Etats-Unis pour rétablir des relations commerciales et réanimer l'économie est-allemande. Des synagogues sont réhabilitées pour l'occasion. En 1990, le premier Parlement issu d'élections libres fait une déclaration qui demande pardon aux Juifs.

Avec la réunification s'opère une double lecture des mémoires douloureuses, à la fois du nazisme et du communisme. Un nouveau travail de mémoire commence. Aujourd'hui, d'innombrables commémorations officielles de la Shoah ont lieu. À Berlin, capitale réunifiée, l'édification du Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe conçu par Peter Eisenman (2005) et le Musée Juif dessiné par Daniel Libeskind (2001) sont particulièrement symptomatiques de cette mise en mémoire.

Une victime sur dix de la Shoah est juive hongroise, même si la déportation y a été beaucoup plus tardive qu'ailleurs en Europe. Les nazis ont bénéficié du concours des Croix Fléchées (organisation fasciste). En 2002, la Hongrie souhaitant intégrer l'UE doit reconnaître le rôle joué par les Hongrois dans la Shoah et décide pour cela d'ouvrir un musée à Budapest (inauguration en 2004). Cette même année, l'écrivain Imre Kertész, survivant des camps de concentration, reçoit le prix Nobel de littérature. A cette occasion, la presse hongroise conservatrice ressort les vieux poncifs antisémites sur la juiverie internationale, sur l'impossibilité d'être juif et hongrois, etc. Précisément, l'exemple hongrois est emblématique des pays de l'ex bloc de l'Est qui, pour intégrer l'Union européenne, souhaite en adopter les valeurs éthiques et humanistes, notamment en reconnaissant la Shoah, mais qui, par ailleurs mettent sur le même plan la mémoire du nazisme et celle du communisme. Le musée est ainsi installé dans la Maison de la Terreur, bâtiment qui a été un lieu de torture du régime communiste jusqu'en 1957. Cet amalgame entre nazisme et communisme crée la polémique, d'autant que la majorité des pièces est consacrée à la mémoire du communisme, alors que la mémoire du nazisme est édulcorée et la responsabilité du peuple hongrois éludée. Un nouveau musée, spécifiquement dédié à la Shoah, est alors ouvert, mais davantage en périphérie de la ville. Tout comme le précédent, il minore le rôle des Croix Fléchées.

La gestion de la mémoire de la Shoah est donc un enjeu politique et géopolitique, qui

s'appuie sur des jeux d'acteurs compliqués présidant à l'ouverture des musées. En 1995, le Parlement Européen a demandé qu'une journée européenne de commémoration soit instituée (le 27 janvier, anniversaire de l'ouverture d'Auschwitz). Reconnaître la Shoah est donc devenu un critère implicite d'entrée dans l'UE. Enfin, on assiste à une déterritorialisation des mémoires de la Shoah qui se reterritorialisent loin d'Europe : en Argentine, en Australie ou au Japon par exemple.

Où se trouvent ces musées dans les villes, et pourquoi là ? (échelle locale)

Les musées qui font l'objet de cette étude ne sont pas situés sur les lieux mêmes : il s'agit en quelque sorte d'une commémoration « hors sol ». La question de leur localisation et de son sens se pose donc dans toute sa force. Le contexte de métropolisation engage de nouveaux enjeux économiques, touristiques, et politiques, ainsi que des mutations fonctionnelles et sociales. Il conduit à mener une analyse tant des flux (individus, capitaux, idées, objets) que des ancrages (identité, territorialité).

Paris

Pourquoi a-t-il été implanté dans le Marais ? C'était un quartier juif avant la Shoah. La construction du bâtiment du CDJC a commencé en 1953 et a été inauguré trois ans plus tard. Le 24 février 1957 a lieu une autre cérémonie : on exhume du cimetière de Montparnasse et on fait venir en corbillard des cendres des camps ainsi que du ghetto de Varsovie. Elles sont portées par six anciens déportés d'Auschwitz. Les alvéoles de l'urne sont remplies avec de la terre du cimetière juif de Montparnasse, puis sont recouvertes de terre provenant du cimetière de Jérusalem. Une double dimension juive et républicaine s'incarne dans ces circulations qui réunissent dans le mémorial parisien les lieux de l'abomination, de la révolte et de l'espérance. Le nouveau mémorial de la Shoah de Paris 2005 se situe au même endroit que le Mémorial du Martyr Juif Inconnu, dans la continuité du CDJC.

Les musées de Montréal et Los Angeles se trouvent aussi dans les anciens quartiers juifs de ces villes, avec une sorte d'évidence de la localisation.

Jérusalem

Yad Vashem se trouve sur la colline du Souvenir, dans un domaine de vingt hectares qui surplombe la ville dans la périphérie ouest de Jérusalem. Cette colline fait face au Mt Herzl où reposent les principaux héros et leaders du peuple juif. Depuis 2003, un sentier fait la jonction entre les deux collines, avec au milieu un nouveau mémorial pour les rescapés de la Shoah qui ont péri dans guerres pour Israël. Il fait donc le lien entre avant (la Shoah) et maintenant.

Le nouveau musée de Yad Vashem est un musée souterrain, avec une forme de prisme. La visite est éprouvante. A la fin, une baie vitrée donne sur la colline boisée, on retrouve à la fois la lumière et un paysage serein, un jardin qui invite à la promenade et à la méditation. La vision sioniste est assumée, ce que les détracteurs du musée ne manquent

pas de faire remarquer : on traverse l'horreur de la Shoah qui se déroule en Europe, et à la sortie, une large baie vitrée s'ouvre sur la colline arborée. Le message implicite et explicite est clair : maintenant il y a un Etat.

Washington et Berlin

Les musées sont localisés en plein centre de ces villes. Œuvres de starchitectes, ils s'inscrivent clairement dans un projet de métropolisation.

Le musée de Washington, œuvre de James Ingo Freed, se trouve sur le Mall, avec les grands mémoriaux de la Nation et les grands musées de l'histoire de la Nation, au cœur donc de l'appareil symbolique et démocratique des Etats-Unis. Cela correspond à l'idée que la mémoire de la Shoah, en tant que mal absolu, doit occuper une place centrale. Dans les fondations du bâtiment, deux bidons de lait contenant de la terre de différents camps, en référence aux archives enterrées dans des bidons de lait dans le ghetto de Varsovie (25000 pages) ont été enterrés. Les détracteurs du projet avancent que c'est facile pour les Etats-Unis de faire un mémorial de la Shoah et que cela les dispense de penser à la question des Amérindiens. À cette « concurrence des victimes », succède pourtant une certaine complémentarité puisque peu après, le musée national des Indiens d'Amérique a été construit à deux pas du Capitole. Le mémorial de la Shoah de Washington est de style classique, mais avec quelques éléments distinctifs, surtout à l'intérieur où tout est fait pour rappeler les camps dans une démarche d'identification. Pour le *Times*, c'est le plus bel édifice de 1993.

A Berlin, il y a deux endroits importants pour la mémoire de la Shoah, le Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe et le Musée Juif. L'idée d'un mémorial naît en 1988 : une journaliste et un historien, après avoir visité Yad Vashem, veulent faire quelque chose au cœur de Berlin. Deux jours avant la Chute du Mur, le groupe se dote d'une structure associative, mais l'initiative prend du retard avec la Réunification. Lors du déplacement de la capitale allemande de Bonn à Berlin, le gouvernement décide de l'édification d'un mémorial de l'Holocauste. Mais il rencontre de nombreuses oppositions. Pour certains se pose la question de savoir qui on va commémorer : les Juifs, les Tsiganes, les homosexuels, etc. ? Le principe retenu est que ce mémorial concernera seulement les victimes juives, mais des gages sont donnés pour les autres victimes. L'Etat met un terrain à disposition à proximité de la porte de Brandebourg. Différents débats concernent plus particulièrement les formes à donner à ce mémorial ? Va-t-on en faire quelque chose d'itinérant (projet Bus Stop pour desservir lieux emblématiques de la Deuxième Guerre mondiale)? Après maintes péripéties, un nouveau jury est réuni, qui retient le projet d'un architecte américain (Peter Eisenman) et d'un sculpteur qui veulent édifier un champ de stèles. Mais le maire réduit un peu le projet et y ajoute un petit musée pour expliquer la Shoah. Seul Eisenman poursuit, l'autre abandonne le projet. Le mémorial est inauguré en 2005.

L'aura de ces œuvres architecturales occupe généralement une place prépondérante dans

leur valorisation, contribuant à faire de ces monuments de véritables icônes culturelles qui concourent à insérer les cités sur les cartes touristiques du tourisme de mémoire

Le débat avec la salle commence alors.

Aucun musée ne parle des homosexuels, des handicapés, des autres victimes ?

D.C. Il existe un mémorial à Berlin pour les homosexuels. Sinon, dans les musées de la Shoah, une pièce ou un panneau est consacré aux autres victimes.

Le Musée de Washington opère une mise en scène avec notamment un passeport donné à l'entrée : cette démarche est-elle interprétée comme bonne ou mauvaise ?

D.C. On n'a pas la même façon de faire aux Etats-Unis et en Europe. En France, on laisse on met à distance les émotions, alors que dans les pays anglophones, on ne va pas chercher à les brider. Dans le Musée de la Tolérance de Los Angeles, par exemple, la section consacrée à la Shoah ne contient aucune archive, tout repose sur des mises en scène. Certains parlent de « dysneylandisation » des mémoires de la Shoah. On y voit par exemple une maquette des fours crématoires, qui est reproduite en 4-6 exemplaires dans le monde, qui montre les parcours des victimes. Certains trouvent ça scandaleux. Mais ça a néanmoins un caractère pédagogique : les enseignants peuvent montrer le processus d'annihilation, d'autant plus que les chambres à gaz étaient faites pour ne pas être vues (quand ils ont pu, les nazis les ont détruites).

Et les camps ?

D.C. Les musées travaillent en partenariat avec les camps. Le Musée de Washington devait par exemple exposer des cheveux provenant d'Auschwitz. Mais cette décision a été débattue, et finalement les cheveux n'ont pas été exposés, car cela pouvait être des reliques de gens proches. Semblablement, à Yad Vashem, des chaussures sont exposées sous une vitre, à même le sol. L'idée originelle était que les visiteurs marchent dessus, mais dans la réalité personne ne le fait, parce qu'elles sont assimilées à des reliques.

Le Mémorial de Berlin occupe un espace qui représente 3/4 de la place Bellecour, on a l'impression d'être dans un cimetière, cela fait des vagues, on emprunte des allées qui descendent dans le sol. Cela produit une impression de mort, c'est très émouvant, et le grand musée en sous-sol est très pédagogique. Le plafond est constitué par le bas des stèles. En revanche, le Musée Juif de Berlin a un dessin géométrique très strict. Ca fait penser à l'émotion anglo-saxonne. Et à Jérusalem, quel est l'effet produit ?

D.C. Dans le Musée Juif de Berlin, on entre par l'ancien musée, puis on accède au « *Blitz* » (musée en forme d'éclair, œuvre de l'architecte Daniel Libeskind). Trois axes guident le musée en sous-sol et rappellent les trois possibilités qui existaient pour les Juifs : la déportation et l'élimination (tour de l'Holocauste), l'exil (axe de l'exil, qui

débouche sur le jardin de l'exil, mais qui véhicule quand même un sentiment d'oppression, ce n'est pas une solution choisie), la continuité (familiarisation avec la culture juive, etc.). C'est le même architecte qui a fait les Musées Juifs de San Francisco et de Manchester, du 11 Septembre : il se spécialise dans l'évocation des mémoires douloureuses. Yad Vashem est à part : le musée est au sein d'un grand complexe.

Y a-t-il des circulations de l'évocation de cette mémoire douloureuse vers d'autres musées ? D'autres mémoriaux ont-ils fait le choix architectural d'un musée souterrain ?

D.C. A Washington, le Musée des *Natives* a fait ce choix. Au Rwanda, lors de la réflexion sur l'édification d'un musée à Kigali, des Rwandais sont venus à Yad Vashem pour voir comment on peut faire pour évoquer des mémoires douloureuses. Elle-même va continuer à travailler sur ces mémoires douloureuses, notamment celles du 11 Septembre : on observe des similarités avec les commémorations Shoah, comme avec la lecture des noms lors de l'inauguration des bassins, l'identification de héros (les pompiers sont les Justes), etc.

Compte rendu réalisée par Stéphanie de Carrara relu et amendé par l'intervenante.